

**Zeitschrift:** Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales  
**Herausgeber:** Société d'Etudes Economiques et Sociales  
**Band:** 12 (1954)  
**Heft:** 3

**Artikel:** L'orientation des Etats-Unis vers les besoins des masses, ses conséquences d'ordre matériel et moral  
**Autor:** Stirlin, H.R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-134370>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **L'orientation des Etats-Unis vers les besoins des masses, ses conséquences d'ordre matériel et moral**

par H. R. STIRLIN

*Administrateur délégué de la Société anonyme C. F. Bally*

J'ai pu constater, depuis de longues années, que les grands mouvements économiques et même politiques qui se dessinent aux Etats-Unis ont, tôt ou tard, des répercussions en Europe. Il est donc très intéressant d'étudier ce qui se passe là-bas, afin de pouvoir tirer certaines conclusions qui peuvent être importantes pour nous, Européens. Il est malaisé d'expliquer ce fait ; il est possible cependant qu'une influence directe émane des Etats-Unis, ce pays dynamique, et se fasse sentir chez nous. Il est possible aussi que les mêmes problèmes qui se posent aux Etats-Unis se présentent à nous simultanément ou plus tard.

Pour se rendre compte des mouvements et des modifications qui en résultent, il faudrait pouvoir se rendre sur place, car il est difficile, sinon impossible, de comprendre les Etats-Unis en restant en Europe. Et si l'on se rend en Amérique, il faut avoir une grande expérience pour interpréter ce qui s'y passe. On constate que souvent les visiteurs voient tout en rose ou tout en noir, ces deux positions extrêmes étant également fausses. Les premiers sont tentés, à leur retour, de trop entreprendre à la fois ou d'aspirer à des solutions radicales, condamnées à échouer ; les seconds rapportent évidemment fort peu de choses de leur voyage en pensant que les Etats-Unis n'ont rien à nous enseigner.

Dans les lignes qui suivent, j'essayerai d'expliquer le développement observé lors d'un récent séjour de longue durée. J'y ai constaté des changements profonds et de nature générale qu'il est fort opportun d'analyser. Dans mon étude, il m'a semblé inévitable de lier intimement le domaine économique aux problèmes politiques et sociaux. Aspect caractéristique de notre temps, à mon avis, car ces trois domaines sont aujourd'hui en étroite relation.

Dans leur façon de concevoir la vie, il m'a paru que les Etats-Unis s'éloignaient de l'Europe occidentale. Ils suivent une voie nouvelle, ils évoluent, nous laissant ainsi derrière eux. Ils poursuivent un but très concret, de caractère presque communiste, en travaillant pour ainsi dire uniquement en faveur des masses et en créant de plus en plus, dans le domaine de l'industrie, des produits répondant aux besoins de celles-ci. Ils se détachent peu à peu des anciens principes, tandis qu'en Europe nous restons solidement attachés au passé et fidèles aux traditions qui ont fait notre force. Dans une certaine mesure, il a toujours existé quelque divergence entre les buts que poursuivent les Etats-Unis d'une part, l'Europe de l'autre. A cause de la richesse de leur histoire et de la diversité de leur nature, les pays européens n'ont jamais pu former, dans le domaine de la culture, un seul bloc comme les Etats-Unis ; ainsi ils ont gardé leur individualité ; elle se manifeste dans leurs traditions culturelles, dans leurs méthodes de travail et l'aspect étonnamment varié de leurs produits. Les Etats-Unis, par contre, et cela dans tous les domaines, économique aussi bien que social, ont toujours été le pays de la standardisation par excellence et celui où toutes les influences qui en découlent ont trouvé un terrain favorable. Cette standardisation s'y effectue d'ailleurs dans des conditions idéales. Le taux élevé de la population, sa nature plutôt homogène, la présence d'une seule langue, l'étendue du pays et ses immenses ressources s'y prêtent admirablement. La standardisation répond aussi au caractère de l'Américain qui aime les solutions nettes, libres de compromis, et qui jouit d'une grande vitalité, doublée d'une profonde confiance en l'avenir, et dans tout ce qu'il entreprend. Par conséquent, toute méthode favorisant un développement de ce genre a de tout temps trouvé aux Etats-Unis un terrain d'application favorable. Il en résulte que, dans le domaine économique, l'industrie américaine est arrivée à lancer des produits souvent plus minutieusement étudiés et plus au point que chez nous, le but visé étant mieux défini. En outre, leur prix est relativement bas, malgré le niveau élevé des salaires et des frais de production. De ce fait, nous nous sommes souvent trouvés en face de produits présentant un caractère de monopole, qu'il nous était parfois impossible d'égaliser.

Depuis de longues années, à l'occasion de fréquents séjours aux Etats-Unis, j'ai constaté que cette standardisation faisait partie

d'un développement général et qu'elle était mise avant tout *au service* de l'économie, ensuite seulement au profit de buts sociaux. Lors de mon dernier voyage pourtant, j'ai été frappé par le revirement survenu dans ce domaine. Aujourd'hui plus que jamais la standardisation est un des puissants « leitmotiv » de la vie américaine. Cependant, elle n'est plus essentiellement au service de l'économie et le pays me semble dominé par la course à la production et à la standardisation dans tous les domaines. On s'efforce principalement de maintenir les usines, d'éviter le chômage, d'augmenter le nombre des consommateurs. Je crois qu'aujourd'hui la standardisation, en dépassant le cadre d'une mesure technique, est devenue en quelque sorte, pour cette race jeune et vigoureuse, un but en soi, un idéal et même une passion, et qu'elle sert à la poursuite d'un but social bien défini.

Quelles sont *les causes de ce changement*? A mon avis, c'est, tout d'abord, la production de guerre ; au cours de nombreuses années, en effet, les industries du pays entier ont dû travailler sous pression. Peut-être est-ce même aujourd'hui tout simplement la crainte de la guerre qui a provoqué cet état de choses. On réagit contre la crainte en se défendant avec les armes les plus fortes que l'on possède — c'est-à-dire, pour les Etats-Unis, une très grande production et sa standardisation. Mais il existe une autre cause plus profonde encore : un facteur social. Il n'est pas nécessairement d'ordre moral, car il peut naître sous l'effet d'une pression de caractère général, exercée par des groupements puissants, tels les syndicats. Le problème du « housing », pour citer un exemple, figure aux Etats-Unis au tout premier plan et requiert d'énormes besoins. De plus, l'esprit commercial très fort en chaque Américain, lui fait comprendre qu'aujourd'hui toute chose qui attire les masses prend une importance de premier ordre. Attirer les masses, c'est essayer de produire meilleur marché, d'inventer des articles qui peuvent être vendus à plus bas prix. J'ai l'impression que les grandes entreprises comme Du Pont, par exemple, se dirigent presque aveuglément, et dans un certain sens inconsciemment, dans cette voie. L'immense effort fourni dans leurs laboratoires tend à inventer des produits qui se vendent meilleur marché, afin de permettre aux masses de les acquérir. Il règne ainsi aux Etats-Unis, comme je viens de le dire, une atmosphère de course à la production qui me paraît tout imprégner. Parallèlement à ce

mouvement, l'industrie, dans son ensemble, s'efforce plus que jamais d'éliminer la main-d'œuvre, ce qui renforce automatiquement la standardisation. Ces tendances ont toujours existé, il est vrai, mais avec moins de force qu'aujourd'hui, où elles sont devenues la préoccupation essentielle de la direction d'une affaire. On parle moins d'esprit d'équipe et l'on tend exclusivement à augmenter la production, mais aussi à améliorer en même temps, d'une façon générale, le sort de la classe ouvrière. C'est peut-être là le grand but. Dans un autre ordre d'idées, ces tendances se manifestent également dans le domaine de l'habillement. Les articles destinés aux masses sont devenus plus uniformes et le besoin d'innover a souvent été mis au second plan ; c'est un fait très grave pour l'industrie des textiles et l'on peut nettement parler ici d'un appauvrissement d'idées.

A cet endroit, j'aimerais encore mentionner les « shopping centres », institution typiquement américaine. Ces centres ont pris au cours de ces dernières années une énorme extension. Ils s'ouvrent généralement dans les nouveaux quartiers, vraies colonies d'habitation qui contribuent à décentraliser les grandes villes. C'est un bâtiment de caractère uniforme, construit d'habitude dans un angle de 90°. Ces longs bâtiments sont conçus sur une base rationalisée, afin que les magasins et les restaurants qui s'y établissent puissent travailler d'une façon très moderne. Un immense parc pour les automobiles est aménagé entre les deux ailes de l'immeuble. Parmi les magasins, les coopératives représentent la branche principale et l'on y trouve toutes les denrées, la viande, les légumes et les fruits, ainsi que tous les objets nécessaires à un ménage. D'autres magasins vendent de la confection, des chaussures, bref tout ce dont une famille peut avoir besoin. A l'entrée, la clientèle est équipée d'une petite voiture ; elle suit la filière et se sert elle-même. Dans ces centres d'achat, la femme élégante et l'ouvrière achètent les mêmes produits, généralement pour une période de 8 à 15 jours. Il en résulte une uniformité de goût qui est surprenante pour nous Européens et qui répond aux tendances que je viens d'exposer. Le développement de ces « shopping centres » représente un élément de premier ordre dans la vie de l'Américain. Leur ouverture est annoncée par une propagande très active, souvent même par de grandes fêtes qui ont sur la masse un pouvoir d'attraction considérable. Il va sans dire que les



magasins individuels, établis dans le centre des villes, souffrent de cet état de choses.

Il est difficile de discerner maintenant déjà quelles seront *les conséquences* de cette importante évolution pour les Etats-Unis eux-mêmes, pour l'Europe et la Suisse en particulier. Essayons cependant de nous en faire une idée. En ce qui concerne les Etats-Unis, il est trop tôt de dire qu'un appauvrissement culturel résultera de cette standardisation à outrance. S'il en était ainsi, et s'il s'agit d'un progrès social, il ne faut pas oublier que tout progrès accompli se paie par des sacrifices dans un autre domaine. Les Américains auxquels j'en ai parlé ne partageaient pas mes craintes et considéraient comme essentielles la continuité du travail d'une part, l'assurance de travail pour l'ouvrier d'autre part. Ils estiment que l'abolissement de la crainte du chômage représente une grande tranquillité pour lui. D'après eux, accorder plus de bien-être et de loisirs permet d'élever le standard culturel de l'ouvrier. Ils voient un remède à un danger éventuel d'appauvrissement culturel dans le développement très marqué des écoles publiques, ainsi que dans l'offensive prise par l'art dans tout le pays. La question, c'est de savoir si cet état de « productivité » est sain et durable. Il est certain qu'il y aura des réactions, des « recessions » comme dit l'Américain. Malgré tout, on peut avoir pleine confiance en l'avenir de l'économie américaine, car les Américains savent s'adapter. Toutefois, on constate maintenant déjà que la classe dirigeante est touchée en tout premier, car, de pair avec ces changements, les impôts deviennent plus lourds et la rémunération subit, elle aussi, un certain nivellement, très sensible dans les classes supérieures. Malgré tout, s'il résulte de ce grand mouvement une amélioration de condition pour la classe ouvrière, on peut dire qu'il s'agit pour le pays entier d'un progrès social d'une importance primordiale.

Je prévois en outre que, parallèlement à ce mouvement, les Américains cherchent à ouvrir d'autres marchés. Cette production standardisée à outrance leur permettra d'approvisionner certains peuples asiatiques et arriérés. Les Américains pourraient reconnaître qu'en aidant ces peuples, ils accomplissent un devoir moral et luttent en même temps contre le communisme. Indirectement, ils seraient aujourd'hui peut-être même disposés à sacrifier en partie les richesses culturelles qu'ils partagent avec la vieille

Europe, afin de poursuivre un but plus utilitaire et social. Dans cet ordre d'idées, on constate chez les Américains un sens plus vaste des responsabilités à l'égard des peuples arriérés. Pour eux, il ne suffit pas de se borner à des actes charitables, comme nous le faisons, mais ils cherchent à aider ces pays à produire ce qui leur manque ; dans ce but, ils emploient par exemple un surplus pour favoriser des développements dont les résultats ne sont peut-être pas toujours productifs. C'est là un geste de solidarité à l'égard de ces pays peu connus. Les Etats-Unis veulent développer cette action sur une grande échelle. Ce n'est pas une action essentiellement charitable, mais une combinaison entre un but désintéressé et des considérations d'ordre économique. Attitude typiquement américaine ; c'est-à-dire charité pratique sans sentimentalité, basée tout simplement sur la *solidarité humaine*.

La nouvelle orientation américaine, cette concentration sur un seul but, aura des répercussions dans le monde entier. Je vois en elle une divergence plus accusée qu'autrefois entre les buts poursuivis par les Etats-Unis d'une part, l'Europe d'autre part ; un fossé plus marqué entre les deux continents. Les Américains avancent rapidement dans la direction dictée pour l'avenir par les tendances extrêmes et sociales. Ils en ont les moyens et la vitalité indispensables. Ils s'y lancent avec fougue. Nous savons tous que les tendances d'ordre social gagnent du terrain et prennent pour ainsi dire un caractère mondial. Ce mouvement ne s'effectuera probablement pas au même rythme dans tous les pays, mais il faut se demander si nous aurons le temps et les moyens de le suivre, étant donné la rapidité de son évolution. L'Europe a encore un long chemin à parcourir.

En ce qui concerne *la Suisse*, il ne faut pas voir dans cette nouvelle orientation un but qu'il s'agit d'atteindre ou un idéal qu'il s'agit de réaliser. Inutile donc, pour nous, d'imiter les Etats-Unis dans leur course à la production et leur standardisation poussée à l'extrême. Cependant, répétons-le, ce phénomène ne peut nous laisser indifférents ; il nous est, en outre, impossible de l'ignorer. Ce sont-là des symptômes d'une grande importance. Par leur caractère quelque peu exagéré, ils sont d'autant plus significatifs. Je ne crois guère que nous verrons en Suisse un développement pareil à celui des Etats-Unis. Cependant, il faut se demander si les mêmes causes n'existent pas ici sous une apparence très diffé-

rente ? C'est là que les expériences d'outre-mer peuvent nous faire réfléchir et nous inciter à chercher ce qu'il y a de pareil chez nous. A première vue, on dira qu'il ne se passe absolument rien de ce genre et que semblable évolution est exclue. Pourtant, il serait utile d'approfondir cet examen de conscience.

*Comment cette nouvelle orientation se présente-t-elle sous l'angle politique ?* A mesure que j'approfondissais mon étude de la situation telle que je viens de l'exposer ci-dessus, je me suis rendu compte de plus en plus que cette évolution, qui correspond à un grand développement, ressemble à une forme de « communisme » paisible. Je juge donc qu'il est nécessaire, dans ma conclusion, de comparer ce que j'ai vu avec le communisme tel que nous le connaissons ou tout au plus tel qu'il nous est présenté, car nous savons au fond très peu de choses à son sujet. Le monde entier est actuellement sous une vague de communisme. Nul ne pourrait dire jusqu'où elle ira, mais *aucun* pays ne saurait y échapper. Chacun d'eux sera affecté différemment et prendra contre lui des mesures différentes. Elles dépendront des conditions qui règnent dans le pays et, dans une certaine mesure, de ses faiblesses sur le terrain social ou de ce qu'il a déjà réalisé dans ce domaine.

Dirons-nous que l'Amérique a reconnu ce fait ? Qui sait, les Etats-Unis évitent peut-être le communisme en s'inspirant en partie, et dans un esprit démocratique, de quelques-unes de ses idées. Les Américains ont certainement un sens très marqué de la réalité et de ce qui pourrait leur arriver. Grâce à la jeunesse de leur race, ils sont capables de s'adapter à toutes les conditions et ils réagissent d'une façon puissante, comme nous venons de le voir. Pour les mêmes raisons, toute nouvelle idée les intéresse et ils aiment l'exploiter en lui donnant « sa chance ». En interprétant ainsi les changements dont je viens de parler, on peut dire qu'ils correspondent au fond à une adaptation du pays entier à cette nouvelle doctrine. Comme il y a du vrai dans chaque doctrine, cette affirmation vaut certainement aussi pour le communisme. Si l'on veut lui donner une interprétation idéale, on pourrait dire que le communisme ne lutte pas nécessairement contre la classe privilégiée, ni contre le capital, mais qu'il se propose de donner à tout le monde accès aux biens terrestres, en aspirant à une répartition plus judicieuse, permettant par conséquent à chacun de vivre une vie plus heureuse. Il est évident que



ce but peut être atteint par deux méthodes. La première, et la plus saine, c'est de développer et d'améliorer la production et de laisser profiter la masse du meilleur rendement. La seconde, c'est de limiter les avantages des classes privilégiées ou même de les priver de ces avantages.

L'abbé Pierre a dit à Lausanne :

« Parvenir à faire comprendre aux privilégiés qu'ils ont à surseoir à l'amélioration croissante de leur sort. »

L'Amérique travaille avant tout dans la première direction, mais la seconde en découle automatiquement. Dans la poursuite de ce but, l'économie américaine est secondée par la nouvelle orientation qu'elle donne à son industrie. La standardisation a fait d'énormes progrès et a passé au premier plan. De plus, l'industrie et le commerce ont reconnu qu'il était plus intéressant de travailler pour les masses que de se préoccuper avant tout des intérêts d'une minorité en se limitant à des créations de luxe. Ainsi la quantité prime la qualité, en commençant par les produits fabriqués mais en s'étendant aussi à tous les domaines de la vie, surtout à celui de l'éducation. L'éducation s'opère sur une échelle beaucoup plus étendue et dans toutes les parties du pays on rencontre des écoles nouvelles et luxueuses, destinées non seulement à l'éducation d'une élite, mais à celle de la grande majorité du peuple. Les universités ouvrent donc leurs portes à toutes les classes et prennent une extension considérable.

Par un phénomène difficilement explicable, mais provoqué peut-être par un sens social plus juste, la vie américaine, parallèlement, s'est beaucoup simplifiée. Les avantages de la classe privilégiée diminuent de plus en plus, les goûts deviennent semblables dans tous les milieux. Naturellement, il y a encore les riches et aussi des abus dans cette classe possédante. Mais qui sait ? une fois la jeune génération au pouvoir, peut-être saura-t-elle aussi faire disparaître ces abus. Ce qui me paraît significatif dans cette nouvelle attitude, c'est que les milieux cultivés discutent très librement de cet état de choses ou y sont ouverts. La jeune génération des familles privilégiées partage ces vues et en fait même un idéal. Les jeunes ne paraissent pas du tout craindre les changements qui s'opèrent. Ils doivent sentir en eux-mêmes les moyens et la force de se défendre, de pouvoir se passer des privilèges traditionnels. Puisque c'est dans leurs rangs que se recruteront les futurs

chefs, on peut en déduire que ce mouvement se maintiendra.

Essayons de préciser la formule que les Etats-Unis sont en train d'adopter : c'est une répartition plus équitable des produits *du travail*, selon les aptitudes de chacun. Non pas un nivellement uniforme, mais (comme mentionné plus haut) une répartition plus judicieuse. Pour réaliser pleinement ce but, il y aura même aux Etats-Unis, malgré les conditions favorables à cet état de choses, encore un long chemin à parcourir. Peut-être les vrais pauvres y sont-ils plus rares que chez nous, mais la vie de la masse est encore très dure. La vie d'une grande majorité peut être améliorée, enrichie. Ce nouvel ordre a ainsi sa raison d'être, il représente un réel progrès. L'Amérique a pourtant toujours eu une base sociale saine, car chacun a pu arriver à prendre part à la vie économique et à toucher sa part des résultats. La nouvelle orientation n'est donc pas une révolution comme elle pourrait l'être dans des pays plus arriérés. Ce fait explique aussi l'exaspération des Américains vis-à-vis des influences russes, car ils n'admettent pas que ce pays qui a eu, des siècles durant, des conditions de vie déplorables, veuille leur indiquer la manière de s'y prendre pour mettre de l'ordre dans leur maison. Je vois là un réel danger de guerre, parce que rien ne blesse plus les Américains qu'une injustice ou une intervention dans les affaires de leur pays, qui a pour idéal la liberté.

Il serait aussi intéressant d'examiner les influences du communisme en Suisse. Et surtout de déceler les faiblesses qui, chez nous, peuvent ouvrir les portes à ce mouvement. Il ne faudrait pas toujours se borner à critiquer cette doctrine qui a son côté malsain et dangereux, mais chercher plutôt les causes qui lui permettraient de triompher dans notre pays. Il faut dépister les mécontents dans toutes les classes.

Ces quelques réflexions doivent avant tout nous encourager à nous pencher sur notre problème social et humain. Il me paraît donc utile de connaître à cet effet la façon dont l'Amérique, qui a des conditions quelque peu pareilles aux nôtres, a abordé ce problème, le phénomène le plus marquant étant la disparition progressive du luxe et le nivellement de la vie matérielle dans les diverses classes. En dépit de l'affaiblissement que la culture pourrait subir alors, l'élite formée de cette façon sera peut-être plus digne de ce nom.